

Pierre Bordage

Porteurs d'âmes



Du même auteur au Diable vauvert

PORTEURS D'ÂMES, roman, 2007

LE FEU DE DIEU, roman, 2009

LES FABLES DE L'HUMPUR, roman, 2009

LES DERNIERS HOMMES, roman, 2010

MORT D'UN CLONE, roman, 2012

CHRONIQUES DES OMBRES, roman, 2013

LE JOUR OÙ LA GUERRE S'ARRÊTA, roman, 2014, 2020

LE LIVRE DES PROPHÉTIES, 2015 :

 L'ÉVANGILE DU SERPENT, roman, 2004

 L'ANGE DE L'ABÎME, roman, 2004

 LES CHEMINS DE DAMAS, roman, 2005

TOUT SUR LE ZÉRO, roman, 2017

ENTRETIENS, avec Alexandre Sargos, 2018

ISBN : 979-10-307-0548-5

© Éditions Au diable vauvert, 2007, 2022

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

1

La voix, à nouveau.

Le sang de Léonie se figea. Les deux techniciens en blouse blanche lui avaient assuré qu'elle ne courait aucun risque: la nouvelle molécule avait été testée sur les rats, sur les chimpanzés, puis sur des milliers d'enfants bengalis, les effets secondaires étaient négligeables, sensation de dédoublement, légère tendance à la schizophrénie, elle n'avait que quatre jours à tenir, mille cinq cents euros pour quatre jours, ça valait le coup de supporter de menus désordres PP (psychophysiologiques), non?

Sa vie, la chienne, avait apporté bien plus que de menus désordres à Léonie. Elle s'était enfuie quelque temps après que tante Destinée lui avait rendu ses rognures d'ongles. Elle avait pensé, avec sa candeur habituelle, qu'elle en avait terminé avec son cauchemar ininterrompu de douze années, qu'une nouvelle vie commençait à l'aube de ses vingt ans, mais tante Destinée, la hyène, avait probablement gardé d'autres

bouts d'elle, des poils, une fiole de son sang menstruel, les trois dents brisées par les poings ou les pieds des clients sadiques, bref, tout ce qu'il fallait pour se rendre chez un marabout et jeter sur elle une malédiction.

Bien que lointaine, la voix résonnait en elle avec une netteté dérangeante, comme si une étrangère – un étranger ? – lui parlait du fond de ses tripes. Rien à voir avec les effets secondaires évoqués par les techniciens du laboratoire : un esprit mauvais la possédait, une araignée emberlificotait son âme, elle mourrait bientôt dans d'atroces souffrances et la médecine des Blancs ne pourrait pas empêcher son agonie, pas même l'adoucir.

Léonie craignait également que l'esprit mauvais ramène dans son sillage tante Destinée, la mangeuse d'hommes, et Lucius, le paon, son amant aussi élégant que cruel. À la première faute d'inattention de ses deux geôliers, elle s'était enfuie dans la nuit glacée, nue sous une chemise de laine, stupéfiée par sa propre audace. Ils avaient tellement bu après le départ du dernier client qu'ils s'étaient assoupis à même le sol en oubliant de tirer le verrou de la porte de sa chambre. Elle les avait contournés, craignant d'être trahie par les frôlements de ses pieds sur le carrelage, les battements de son cœur, les clignements de ses cils. D'eux, elle gardait l'image d'épaves échouées sur le tapis du salon, fils de salive et de vomi dégouttant des mentons, rondeurs luisantes et sombres sous le fouillis des vêtements, relents d'alcool flottant dans la pièce comme des remords fielleux. Habités à son odeur, les deux dobermans de Lucius l'avaient accompagnée sans un grondement jusqu'à la

grille d'entrée. Elle les avait remerciés d'une caresse sur le museau.

Léonie avait marché jusqu'à l'épuisement dans les rues désertes, s'était terrée, petite chose effrayée et tremblante, dans la cave d'un pavillon abandonné, emmitouflée dans des sacs de jute crasseux et humides, puis, chassée de son abri au matin par la faim et le froid, alors qu'elle envisageait de revenir tête basse, genoux tremblants et ventre en vrac, dans l'ancre de tante Destinée, une femme aux yeux éteints l'avait abordée et emmenée dans son minuscule appartement. Monique, la femme aux yeux éteints, lui avait servi un petit déjeuner copieux et offert des vêtements de sa fille, morte deux ans plus tôt d'anorexie, avant de la conduire dans un centre d'accueil pour les sans abri ni papiers.

Bien qu'elle parlât un français approximatif, Léonie avait réussi à se faire comprendre de ses interlocuteurs – les clients, avec leurs mots orduriers, leurs exigences salaces et leurs couinements, avaient été ses seuls professeurs de français, les porcs. Les éducateurs avaient décidé de mettre des kilomètres entre sa tante et elle, de la transférer dans un foyer de la lointaine banlieue est en attendant que la commission d'évaluation des immigrés statue sur son sort. Elle n'avait pas d'existence légale pour l'instant. Selon les nouveaux critères du ministère de l'Immigration, elle se verrait proposer la nationalité française, un grand honneur, ou serait embarquée dans un charter à destination du Liberia, un pays qu'elle avait quitté à l'âge de huit

ans et dont elle gardait des souvenirs approximatifs. L'interminable claustration dans la chambre obscure du pavillon de tante Destinée avait brouillé sa mémoire.

Elle dévorait tout ce qui lui tombait sous la main, tant d'années de privations à rattraper. D'un peu moins de quarante kilos au sortir du pavillon de tante Destinée, elle était passée à plus de soixante, c'est du moins ce que lui avait certifié madame la docteure du foyer. Ses hanches, ses seins, ses fesses, son ventre, ses joues gonflant comme des ballons, elle s'était sentie à l'étroit dans ses vêtements d'anorexique, on avait dû lui en fournir de nouveaux, deux, puis trois tailles au-dessus. Phénomène encore plus étonnant que les vingt kilos pris en quelques semaines, Léonie avait grandi de trois ou quatre centimètres dans la même période : madame la docteure, une femme sèche à l'odeur fanée et aux mains rêches, disait qu'en général les filles ne grandissaient plus après leurs vingt ans, mais allez savoir l'âge exact d'une Africaine entrée clandestinement en France – il fallait bien reconnaître, également, que la médecine n'avait pas encore déchiffré tous les mystères du corps humain.

Un mois après l'évasion de Léonie, une autre pensionnaire du foyer, Lia, une gamine à la blancheur, à la maigreur et à la blondeur éblouissantes, lui avait parlé d'un boulot hyper bien payé, pas vraiment un boulot, juste jouer les cobayes pour de nouveaux médicaments, mille cinq cents euros, ouais, j'déconne pas, tu t'y rends deux fois, la première pour prendre le médicament, la seconde

trois ou quatre jours plus tard pour les analyses de sang, t'as rien d'autre à faire que t'allonger sur un pieu propre et dégager ton bras, t'es pas obligée de baiser ou de sucer, y a pas de mains baladeuses, pas de saloperies, une toute petite piquête de rien du tout dans la veine, tu palpes les mille cinq cents balles en liquide, pas de reçu, pas de bulletin de salaire, pas de charges, pas d'impôts, tu te casses avec les thunes, ni vu ni connu, le super bon plan, quoi!

Après quatre jours d'hésitation, Léonie avait appelé d'une cabine publique le numéro de téléphone que lui avait refilé Lia. Pas facile de parler avec des inconnus qu'on ne voyait pas, impossible de s'exprimer avec le visage, avec les yeux, avec les mains, on ne pouvait se raccrocher à rien d'autre qu'à ses pauvres mots; elle transpirait entre les seins et les omoplates, le corps pétrifié par la concentration.

Elle avait obtenu le rendez-vous.

Elle se demande, lorsqu'elle arrive à l'adresse indiquée, si elle ne s'est pas trompée: l'aspect lugubre du quartier et le délabrement du bâtiment n'ont rien de médical, rien de rassurant. Elle finit par pousser la porte. Les deux techniciens, lunettes, blouses blanches, l'accueillent avec des sourires professionnels, les hiboux. Leur jeunesse l'étonne. Ils la questionnent un long moment, voulant s'assurer que rien ne l'empêchera d'être présente au second rendez-vous, fixé quatre jours plus tard, à 15 heures précises.

« La précision fait partie du protocole, vous comprenez? »

Elle acquiesce avec une application d'écolière passant un oral. Ils lui ordonnent de s'allonger sur un lit, plutôt un cercueil métallique qu'un lit, non, pas besoin de vous déshabiller, ils lui posent sur la tête une sorte de casque vibrant et criblé de points lumineux, lui injectent une solution pour la détendre, puis, tandis qu'elle sombre dans une torpeur rêveuse, ils lui font une deuxième piqûre. Elle ne ressent rien de particulier, l'impression, peut-être, d'être traversée par une vague dont elle perçoit toujours l'écume. Les effets du sédatif s'estompent, elle peut se lever. Les techniciens lui recommandent de ne parler de l'expérience à personne : une guerre sans merci est déclarée entre les laboratoires pharmaceutiques, on travaille dans le plus grand secret, presque dans la clandestinité, raison pour laquelle on a choisi de s'installer dans des bâtiments frappés d'alignement. À personne, hein, sauf à quelqu'un qui, comme elle, consentirait à jouer les cobayes – elle recevra dix pour cent de mille cinq cents euros pour chaque candidat venant de sa part.

Les hiboux lui avaient remis un acompte de trois cents euros. Elle toucherait le solde après le second rendez-vous. Ils l'avaient observée un long moment avant de la relâcher, guettant les premiers signes de rejet. Peut-être aussi qu'ils la trouvaient bandante, la salope, comme disaient les clients dingues de peaux noires, allez savoir avec les Blancs. Quelques-uns affirmaient même qu'elle était jolie. Elle ne les croyait pas, elle détestait le visage réfléchi par le miroir fendu et piqueté de sa petite chambre du foyer, nez trop large, lèvres

trop charnues, front trop haut, cheveux trop crépus, joues trop rondes, yeux trop noirs, air trop triste.

Le souffle court, les jambes cotonneuses, Léonie jeta un coup d'œil en arrière. Elle n'aurait pas dû sortir du foyer d'accueil. Elle avait entrevu un pan de ciel bleu par la fenêtre de sa chambre, une irrésistible envie de sentir la caresse du soleil sur son crâne et son dos l'avait poussée dehors. Lumière aveuglante, chape brûlante sur la nuque et les épaules, odeurs violentes, ensorcelantes, réminiscences du Liberia. Elle avait respiré avec avidité la tiédeur sucrée de l'air, les parfums soyeux qu'une brise sournoise dérobait aux arbres en fleur pour les disperser dans les ruelles bordées de pavillons, puis la peur avait chassé son ivresse comme les nuages le soleil. L'esprit mauvais avait certainement prévenu tante Destinée, la hyène, et Lucius, le paon, qu'elle errait désormais seule et sans défense dans une rue déserte de la banlieue est.

Elle tressaillait à chaque grondement de moteur, à chaque bruit de pas. Les deux charognards l'enfermeraient dans le coffre de leur grosse voiture noire, la ramèneraient dans sa chambre aux volets toujours clos, la battraient avec un ceinturon ou un bâton de bambou jusqu'à ce que sa peau se déchire, la laisseraient croupir quelques jours dans son sang et sa souffrance avant de la rendre à nouveau présentable et de lui envoyer des clients, des Blancs, exclusivement. Tante Destinée et Lucius ne voulaient pas d'embrouilles avec les nègres de leur espèce. Ceux-là, avec leur manie de discuter les prix et de mendier des faveurs, les rats, leur faisaient perdre un temps et un argent précieux. Les Noirs

préféraient de toute façon les filles blondes et défoncées venues des pays de l'Est qui abattaient leurs cinquante clients par jour dans les baraquements insalubres tenus par les mafias russe, serbe, albanaise et turque. Léonie, elle, n'avait jamais reçu plus de trois clients par jour, des cinglés qui pouvaient disposer d'elle à leur guise pendant une ou deux heures. Les tarifs allaient de trois cents à mille euros selon les exigences, trois cents pour les fantasmes ordinaires, six cents pour les amateurs de coups ou les adeptes du pipi-caca, mille pour les tarés qui mêlaient leur femme ou leurs amis à leurs ébats. Plusieurs films avaient été réalisés dans la chambre à cauchemars de Léonie. Tante Destinée disait avec son rire d'ogresse que, grâce à elle, la négrillonne du Liberia était devenue une vraie star de cinéma. Elle avait un jour montré à sa nièce aux fesses d'or un petit bout de film tourné quelques jours plus tôt avec une minuscule caméra DV. La honte et la douleur avaient submergé Léonie quand elle s'était vue livrée comme un quartier de viande carbonisé aux assauts conjugués et frénétiques de trois hommes roses et gras. Les porcs.

« Tu as perdu beaucoup de ta valeur maintenant que les nichons et les poils t'ont poussé, avait déclaré tante Destinée. Tu as remboursé ta dette. Enfin, presque. Il va falloir songer à te remplacer. Les Blancs, il leur faut de la fraîcheur, une chatte et un trou du cul bien serrés pour leurs petits engins ! »

À son rire hystérique s'était mêlé le rire acéré de Lucius, et leurs deux rires avaient dansé un long moment au-dessus de Léonie. En attendant l'arrivée de

la nouvelle petite nièce aux fesses d'or arrachée à la terre rouge d'Afrique, tante Destinée n'avait pas redonné son indépendance à Léonie, elle lui avait seulement rendu ses rognures d'ongle, un simple gage, pas folle, la hyène.

L'inquiétude enfonceait des milliers d'épines dans la chair et les os de Léonie. Maintenant qu'elle avait goûté à la liberté, maintenant qu'elle avait pris l'habitude de dormir dans une pièce lumineuse qui ne suintait ni le parfum agressif, ni les sécrétions d'hommes, elle n'aurait pas supporté de retourner dans la chambre souillée par les désirs obscènes des clients. Elle rebroussa chemin. La voix de l'esprit mauvais s'était tue, ou plutôt changée en un fredonnement à peine perceptible. Une présence sournoise, obsédante. Elle enfila les rues au hasard, incapable de s'orienter. Elle ne reconnaissait plus les façades des pavillons, ni les commerces, ni les haies, ni les petites places inondées de soleil.

Léonie n'avait pas eu à réfléchir pour se rendre au laboratoire deux jours plus tôt : Lia lui avait donné des instructions précises et l'avait accompagnée jusqu'à la première station de métro. Mais, dans cette banlieue anonyme où les rues se ressemblaient comme les peaux et les haleines des clients, elle n'avait plus aucun point de repère. Ivre de chaleur et d'odeurs, elle s'était éloignée du foyer bien davantage qu'elle ne l'avait cru.

Une voiture noire aux vitres teintées déboucha d'une ruelle perpendiculaire et s'avança au ralenti. Léonie la regarda s'approcher sans réagir, aucune pensée ne traversait son cerveau lapidifié. Un déluge sonore se

déversait de la vitre passager entrouverte, un mélange de rap, raga, slam, muffin, funk, le genre de musique dont raffolait Lucius, le paon. La voiture s'arrêta à moins de deux mètres d'elle. Elle eut l'impression de hurler bien qu'aucun son, pas même un gémissement, ne franchît ses lèvres. Au fond de son ventre, l'esprit mauvais remuait une barre chauffée à blanc.

« Tu veux pas faire une virée avec nous, baby ? »

Ce n'était pas Lucius, mais un jeune Noir en tee-shirt blanc coiffé d'une casquette américaine à l'envers. Un peu en retrait dans la pénombre, le visage plus clair du conducteur, un métis aux yeux luisants et aux tresses serrées. Leurs énormes chaînes et leurs croix de platine proclamaient que, malgré leur jeune âge, ces deux-là se vautraient déjà sur un épais matelas de fric. Leur inconscience, leur frime leur vaudraient tôt ou tard de passer quelques années à l'ombre. Ou alors ils étaient protégés par les flics. Comme certains clients de tante Destinée, qui se vantaient, les coqs, d'avoir des relations au ministère de l'Intérieur. Quelques-uns s'amusaient même à glisser un pistolet entre les cuisses de Léonie en roulant des yeux fous et en crachant des menaces : ils avaient déjà flingué des gens, hein, et personne, aucun petit juge à la con, aucun flic à la noix n'était venu leur réclamer des comptes. Qui se souciait de la vie d'une pauvre négresse ?

« Dégaîne ta langue, baby, et j'te montrerai où la fourrer. »

Un ricanement punctua la proposition du jeune Noir. Léonie ne bougea pas, coincée entre le muret et un lampadaire.

« Gagedé, Ritchie, c'est une guedin.

— Trop nul! Son cul, c'est d'la bombe! »

La voiture démarra en trombe et s'éloigna dans un hurlement de pneus. Léonie resta un moment figée sur le trottoir avant de se remettre en marche, cœur disloqué, jambes en papier. Elle ne sut comment elle retrouva le chemin du foyer, elle aperçut soudain, au sortir d'une rue, le bâtiment familial, aux murs gris, ceint d'une haute grille métallique.

Les chuchotements de l'esprit mauvais s'étaient changés en tapage dans la tête et le ventre de Léonie. Il squattait son esprit, reléguant ses pensées au second plan. Elle ne pouvait en parler à personne, surtout pas aux éducatrices du foyer d'accueil. Elles la traiteraient de « guedin », comme les deux lascars dans leur voiture noire, elles penseraient que ses histoires étaient des mensonges, l'expédieraient au Liberia sans attendre la commission d'évaluation, ou, pire, la renverraient dans la gueule fétide de la hyène. Pour les Blancs, ce qui était invisible n'existait pas. Elle aurait pu se confier à Lia, mais la blondinette n'avait pas remis les pieds au foyer après avoir touché le solde de ses mille cinq cents euros. Elle s'était sans doute envolée vers le sud, entre Montpellier et Perpignan, une région où elle avait toujours rêvé de s'installer.

Léonie ne comprenait pas les pensées de l'esprit mauvais. Elle captait des impressions, des émotions, des éclats de colère et de désespoir, un peu comme si son corps était une cage renfermant un fauve tantôt surexcité, tantôt abattu. La tension était parfois tellement

forte qu'elle se levait d'un bond et se secouait un long moment, nue, en sueur, bouche ouverte, jambes écartées, espérant que son tourmenteur s'échapperait par l'un de ses orifices. Chienne cherchant à se débarrasser de ses puces, chienne de vie, comportement de chienne.

Elle se raccrochait à l'idée que le médicament inoculé par les deux hiboux était responsable de son état, qu'elle serait délivrée dans deux jours, mais elle n'y croyait pas. Ils parlaient de réactions psychophysiologiques inhabituelles, pas de pensées superposées, pas de remue-ménage – elle n'avait pas compris tout de suite la signification du mot psychophysiologique, elle n'avait pas osé demander aux hiboux, déjà qu'ils la regardaient comme une bête, elle avait interrogé à son retour une éducatrice du foyer d'accueil, qui, avec un agacement mal dissimulé, avait successivement désigné sa tête, psycho, et son corps, physio.

Sûr, la hyène avait filé un gros paquet de fric à un marabout pour ensorceler sa nièce aux fesses d'or. De la peau, de l'urine, des excréments, des aisselles de Léonie s'exhalaient des odeurs pestilentielles. Si elle ne remettait pas rapidement les pieds dans le pavillon de tante Destinée, elle deviendrait une charogne vivante, elle pourrirait de l'intérieur jusqu'à ce que la vie se dégoûte d'elle.

2

« Il reste une... dernière petite épreuve avant l'admission... »

La peau de Cyrian se hérissait quand Johannes, l'un des éléments les plus brillants de l'ÆSS, donc de l'Europe, donc de la planète, parlait avec ce ton flegmatique qui accentuait son accent teuton. Il s'était déjà inquiété de voir surgir la grande carcasse de l'Allemand dans la classe à la fin du cours et fondre sur lui comme un faucon sur un pigeon.

En deux ans, Cyrian avait eu le temps de se familiariser avec les « petites épreuves » concoctées par son parrain. Brimades et humiliations s'étaient enchaînées depuis qu'il était entré à l'École européenne supérieure des sciences et avait sollicité son admission dans la confrérie secrète des Titans. Johannes l'avait par exemple obligé à traverser le campus entièrement nu sous les regards interloqués ou hilares de centaines d'étudiant(e)s et de professeurs sortant des cours du matin. L'exhibition, un gros succès aux dires de ses

condisciples, aurait dû valoir à son auteur une exclusion définitive, mais le conseil de discipline l'avait condamné à un vague travail d'intérêt général de six mois (plonge un jour sur deux au restaurant, nettoyage une fois par semaine des couloirs et des allées), la sentence ne serait pas mentionnée dans son dossier, ni communiquée à ses parents. Selon Johannes, cette clémence inespérée illustre de manière éclatante la puissance occulte de la Confrérie dont le symbole, les douze anneaux entrelacés représentant les douze Titans de la mythologie, figurait en excellente place dans la salle de réception officielle de l'EES – Cyrian avait fini par le repérer au-dessus des noms des fondateurs et des donateurs gravés en lettres d'or sur la grande plaque de marbre noir.

« Quelle épreuve ? »

Le sourire de Johannes, renversé sur sa chaise, les bras croisés, les pieds sur le bureau, ne présageait rien de bon. Cyrian s'évertua à ne pas trahir son inquiétude. Pas le moment de perdre son sang-froid, hors de question d'échouer si près du but. Le professeur et les autres élèves avaient déserté la salle de classe quelques instants plus tôt. Le brouhaha s'estompait peu à peu dans le couloir. Sur le tableau s'étaient des formules mathématiques superposées et en partie effacées.

« Tu as choisi ton nom d'initié ? » demanda Johannes.

Cyrian acquiesça en silence. Le nom de Prométhée s'était imposé à lui depuis le début : son intronisation ferait de lui un nouveau voleur de feu, un héros qui

défierait les dieux poussiéreux et grinçants, un explorateur qu'aucune frontière n'arrêterait dans sa conquête des territoires humains. Il espérait que personne n'y avait songé avant lui. Il avait entendu parler des Titans quelques mois avant d'envoyer ses dossiers d'inscription aux grandes écoles européennes. Son informateur, le fils d'un vague secrétaire d'État croisé lors d'une réception donnée par ses parents, ne lui en avait pas dit beaucoup, ligoté par le secret, mais ses sous-entendus avaient suffi à déclencher en Cyrian une envie brûlante et tenace. Il avait tout mis en œuvre après son bac pour intégrer l'École européenne supérieure des sciences bien que son père, PDG du groupe NATECNO, marquât une nette préférence pour l'École des hautes études commerciales ou Sciences-Po. Cependant, puisque l'EES avait été la première à renvoyer une réponse favorable, et puisque Cyrian pourrait changer d'orientation après une ou deux années sacrifiées sur l'autel de l'immatunité, ses parents avaient exaucé son désir et l'avaient installé à Paris dans l'un des appartements de l'immeuble qui appartenait à sa mère.

La règle interdisant d'être admis dans la Confrérie avant la deuxième année, Cyrian s'était consacré avec application à son premier cycle de biotechnologie appliquée. Outre ses capacités intellectuelles, l'aspirant devait démontrer sa force de caractère et son opiniâtreté. Passer des nuits entières à satisfaire les caprices de son parrain ; apprendre par cœur des pages du code civil ou du Bottin ; rédiger le devoir d'un étudiant d'une année supérieure et, dans le cas où ce dernier récoltait une

mauvaise note, manger un rat ou porter des vêtements, des chaussures et une perruque ridicules pendant une semaine; organiser une descente punitive contre l'un des rebuts d'humanité qui hantaient les rues sombres de Paris et rapporter un trophée de l'expédition, une photo du corps ensanglanté par exemple; se mettre minable en buvant cul sec un litre de vodka accompagné de deux pilules de MDMA – ecstasy – combinées avec de l'acide; supporter diverses tortures, brûlures de cigarettes sur le bras ou sur le ventre, aiguille chauffée à blanc enfoncée sous un ongle, sans proférer une seule plainte.

Bien que révolté par la barbarie et la stupidité des rituels, Cyrian n'avait craqué ni mentalement ni physiquement, contrairement à bon nombre de postulants. De vingt-trois la première année, ils étaient passés à quinze au bout d'un trimestre, puis à onze au début de la deuxième année, enfin à cinq à quelques semaines de l'intronisation. Dont deux filles, plus résistantes que la plupart de leurs condisciples masculins (bénéficiaient-elles de passe-droits en échange de leurs faveurs? Remplaçait-on, dans leurs verres de vodka, l'ecstasy par du Rohypnol, la drogue du violeur?). Beaucoup d'appelés, peu d'élus, un processus classique dans le recrutement des élites, les places sont chères au sommet de la pyramide. La plupart des écoles prestigieuses possédaient leurs sociétés secrètes calquées sur le modèle des mythiques Skull and Bones de l'université de Yale, affiliés parfois aux loges maçonniques ou à d'autres ordres plus ou moins ésotériques. La Confrérie

des Titans, fondée une cinquantaine d'années plus tôt, devait se distinguer du lot par la qualité de ses membres, son indépendance, sa solidarité et sa résolution. Les anciens occupaient tous des postes importants, qu'ils aient persisté dans la voie scientifique ou qu'ils en soient sortis. Disséminés dans les commissions européennes, dans les gouvernements et les parlements nationaux, dans l'armée, dans les médias, dans la recherche fondamentale, dans les circuits financiers, les Titans propageaient chacun à leur façon le grand dessein de la Confrérie, l'avènement d'une ère de progrès, l'émergence d'une nouvelle humanité enfin débarrassée de ses oripeaux religieux et moraux.

Johannes se redressa et remit un peu d'ordre dans sa tenue avant de dévisager son interlocuteur.

« Es-tu vraiment disposé à devenir un... seigneur, Cyrian ? »

Fin psychologue en dépit de ses apparences de rustre, l'Allemand savait s'insinuer dans les failles de son filleul : Cyrian détestait son prénom, dont la signification, *Seigneur*, le prédisposait à l'existence dorée ou glorieuse des privilégiés. Il exécrait également son physique de grand blond au visage fade, aux yeux bleus et au corps lisse. L'ensemble, craquant aux dires des filles, manquait de mystère et de testostérone à son goût. Au grand jeu de la répartition des gènes, il avait tiré les numéros de sa mère, grande blonde maigre aux yeux clairs, tandis qu'Odaline, de deux ans sa cadette, avait hérité le caractère brun, ténébreux, magnétique, de son père. Il avait beau multiplier les séances de musculation et d'UV pour

donner un minimum de relief à l'ensemble, il continuait de se trouver affligeant de banalité, transparent. Le regard brun or d'Aurelle, sa petite amie, glissait sur lui avec une étrange indolence, comme s'il ne trouvait aucune aspérité où s'accrocher. Elle affirmait l'aimer pourtant, mais, à leur âge, dans leur milieu, quel sens donner au mot aimer ? Elle aimait la sueur et l'odeur de Cyrian, il aimait les seins et la saveur d'Aurelle, ils aimaient se blottir l'un contre l'autre après s'être étourdis de plaisir, et, en cette époque où proliféraient les déficiences et les artifices sexuels, c'était une définition comme une autre, et plutôt satisfaisante, de l'amour. Elle ne s'intéressait ni de près, ni de loin aux Titans. Tant mieux : il n'aurait pu supporter de coucher avec une fille avilie par les épreuves de la Confrérie.

« Comment ça se passe avec ta chère Aurelle ? »

Ah, Johannes était au courant de leur liaison bien qu'ils n'en eussent parlé à personne et qu'ils eussent pris, du moins le croyaient-ils, toutes les précautions. Les coucheries étaient mal tolérées dans l'enceinte de l'E.E.S.S. Un article de la charte précisait que les rapports sexuels entre élèves, dénoncés ou découverts, pouvaient valoir une exclusion définitive s'ils correspondaient à une baisse significative des résultats. La vague de puritanisme venue de l'Atlantique léchait déjà les rives des vieux pays européens humanitaires et débauchés. Les petites affaires, innombrables, se concluaient donc dans la clandestinité, ce n'était pas le moindre de leur charme. Johannes et ses confrères semblaient en tout cas mieux informés que le conseil de surveillance.

« Plutôt bien. »

Johannes déplaça son double mètre pour se diriger d'un pas lent et lourd vers l'une des fenêtres donnant sur la cour intérieure de l'école. Sa veste, sa chemise, son pantalon noirs et chiffonnés, ses bagues baroques, le duvet ombrant en permanence ses joues hâves, ses cheveux emmêlés, crasseux, les cernes bleuâtres soulignant ses yeux couleur d'eau sale lui donnaient une allure vaguement gothique : il n'était visiblement pas concerné par l'article 7c de la charte exigeant une tenue correcte en toutes circonstances.

« Vous faites un couple charmant, tous les deux. » Un temps. « Vraiment charmant. » Un temps. « Et puis elle accepte des trucs que la plupart des filles refusent. »

Le sang de Cyrian se glaça. Comment il savait ça, l'Allemand ? Il se souvint de conversations avec Johannes où il était question d'espionnage, de surveillance informatique et vidéo. Il n'y avait pas prêté attention sur le moment, il prenait conscience tout à coup que les paroles de son parrain n'étaient pas de simples rodomontades ou de purs délires paranoïaques : une microcaméra avait été planquée dans son appartement du 6^e arrondissement, et les voyeurs qui l'avaient installée n'avaient pas perdu une miette de ses ébats avec Aurelle... Lui revenaient en mémoire les masturbations machinales sous la douche ou frénétiques devant l'écran plat de l'ordinateur, les expériences un peu tordues qu'on fait quand on se croit seul, la manie qu'il avait par exemple de s'observer sous toutes les coutures dans les divers miroirs placés de manière à

multiplier les reflets. À la première réaction de colère et de dégoût succédait maintenant un sentiment cuisant de honte, d'humiliation. Et une immense fatigue.

« Il ne suffit pas d'habiter en dehors de l'école pour échapper aux regards, reprit Johannes. Rassure-toi, Cyrian, vous êtes plutôt dans la norme, Aurelle et toi. J'ai vu des trucs nettement plus zarbis, crois-moi. »

Cyrian ne se sentit ni rassuré ni soulagé. Il fixa quelques secondes la nuque épaisse de Johannes, puis son regard s'évada par les fenêtres d'où tombait la lumière rasante et sale du crépuscule. De l'autre côté de la cour se dressaient les constructions de verre et d'acier qui, bien que surnommées le *Foutoir* ou le *Machin*, formaient un ensemble relativement harmonieux avec le classicisme symétrique des bâtiments du XVIII^e siècle. Enfouie dans le cœur du 5^e arrondissement, l'E.E.S.S. avait son Beaubourg, sa pyramide du Louvre, l'œuvre qui frappait les imaginations et suscitait des commentaires dithyrambiques ou scandalisés; la controverse se propageait dans les médias, sur le Net, équivalant pour l'école à des millions d'euros de publicité.

« Une fois initié, Cyrian, tu auras accès à des secrets, à des expériences dont tu n'as pas la moindre idée. »

Si Johannes se croyait ainsi obligé de vanter les mérites de la Confrérie, c'était que l'épreuve, la dernière épreuve, s'annonçait redoutable.

« Tu feras des voyages qui ne sont vendus nulle part, poursuivit l'Allemand, le nez écrasé sur la vitre, les yeux rivés sur les silhouettes dispersées dans les allées de la cour intérieure. Je ne parle pas de virées

dans un quelconque désert, d'ascensions de l'Everest, de plongées dans les abysses ou de toute autre connerie touristique, je parle de voyages inconnus, réellement extrêmes, ultimes... »

Cyrian ne commit pas l'erreur de poser les questions qui se pressaient dans sa gorge. Garder le silence, la maîtrise des émotions. Tant qu'il n'aurait pas reçu l'adoubement de ses pairs, il demeurerait à la merci de son parrain, et Johannes, le « Teuton », la « Saucisse de Francfort », le provoquerait jusqu'au bout, exploiterait la moindre faille pour lui claquer au nez la porte de la Confrérie.

L'Allemand se retourna avec une vivacité surprenante. Face à deux mètres trois et cent quinze kilos de férocité, Cyrian se sentait minuscule avec son mètre quatre-vingt-neuf et ses quatre-vingt-trois kilos.

« Ton initiation est prévue dans quelques semaines. Quelques semaines, Cyrian, et tu seras un membre à part entière de la confrérie des Titans. Voici la condition, maintenant... »

Il s'interrompit. Cyrian avait déjà constaté à ses dépens que son parrain savait ménager ses effets. Il dissimula son impatience dans la contemplation forcenée de la salle de classe. Johannes se rapprocha en louvoyant entre les chaises et les tables.

« Je t'introduirai dans la Confrérie si, d'une manière ou d'une autre, avec ou sans son consentement, tu m'amènes Aurelle dans ma chambre. »

Coup de poing au plexus. Souffle coupé.

Pendant quelques secondes, Cyrian fut incapable d'émettre la moindre pensée. Imaginer la délicate

Aurette, *son* Aurette, dans les bras de ce... boucher, impossible. Impossible.

« Il me la faut pour une nuit, Cyrian, une seule nuit. »

Le bâtard! Le salaud! Qu'il aille se faire foutre! Envie terrible de lui fracasser la gueule, de lui arracher la gorge avec les dents. Respirer. Éviter de croiser son regard. Du calme. Du calme. Pas de connerie. Pas le moment. Il n'y a qu'un passage vers la Confrérie, il y a plein d'autres Aurette sur terre, plus jolies, plus bandantes encore, la Saucisse de Francfort profite de la situation pour sauter des filles qui, en temps ordinaire, ne lui auraient pas fait l'aumône d'un regard, comment pousser Aurette dans son lit? elle refusera, sûr et certain, elle aura raison, je ne suis qu'un sale con, je ne devrais même pas y penser, putain, il finira par me rendre dingue, ce mec, pourquoi tu t'accroches à elle comme ça? d'accord, d'accord, ça se passe plutôt bien entre nous, c'est juste physique, pas si mal remarque, notre histoire ne durera pas, il a parlé de voyage, de voyage inconnu, ultime, qu'est-ce qu'il a voulu dire? c'est quoi, ces expériences dont je n'ai pas la moindre idée? je ne peux pas passer à côté de ça, merde, s'il la touche, je ne pourrai plus jamais baiser avec elle, Bon Dieu, tu n'iras pas loin si tu te laisses gouverner par tes désirs, comment la pousser dans son lit? elle ne voudra jamais, jamais, il a bien dit avec ou sans son consentement, il y a peut-être une solution...

« Réponse? »

Rohypnol, dégueulasse, mais ce salaud ne lui laissait pas le choix...

Le regard de Cyrian se posa sur les mains de Johannes croisées sur son bas-ventre. De grandes et fortes pattes d'ours, du genre à vous arracher la tête d'un revers négligent. Comment un corps aussi rudimentaire pouvait-il renfermer un cerveau aussi brillant, aussi pervers ? Mystères de la génétique, là encore.

« D'accord. »

Cyrian avait prononcé ce mot d'une voix blanche. Il le regrettait déjà, mais il savait, enfin il supposait que ses regrets ne dureraient que le temps d'oublier l'odeur d'Aurelle, tandis que s'il restait maintenant à la porte de la Confrérie, l'impression, la certitude d'avoir manqué sa chance le hanterait toute sa vie.

« Tu peux disposer », conclut Johannes avec un sourire.